

C'EST UN MATIN ORDINAIRE de ce gris parisien qu'elle s'est mise à aimer. De la fenêtre de sa cuisine perchée au-dessus du parc, Anita aperçoit la cime des arbres qui lui racontent les saisons et lui font des signes de sémaphore les jours de grand vent. Elle se penche au-dessus de la poêle où le beurre fond lentement en laissant de minuscules cristaux de sel qui crissent sous la spatule.

La préparation du petit déjeuner est l'heure de son «rassemblement». Un rituel quotidien pour ne pas se perdre, elle aussi. Pour récolter les morceaux d'elle-même que la nuit a dispersés et, chaque matin, recomposer sa vie avec les pièces manquantes. Les fibres de son être, François et Mira, Mira sa fille et François son amour, partis chacun de leur côté à la poursuite de leurs chimères. Mais elle, Anita, doit veiller. C'est la sentinelle, la gardienne du foyer déserté. Être là pour les accueillir le jour où... Elle n'ose jamais terminer la phrase. Elle sait bloquer à temps le poison de l'espoir.

Elle dépose délicatement, en prenant bien soin de ne pas les faire chevaucher, les tranches de bacon rosé qui grésillent et lui soufflent au visage une bouffée familière. Mais traîtreusement, l'effluve transporte dans son sillage une cohorte de clandestins. Anita parvient d'habitude à les maintenir dans le parloir de sa mémoire, où ils attendent qu'elle les convoque. C'est elle qui décide de leur ouvrir la porte. Aujourd'hui, cependant, ils s'imposent. Elle doit leur résister de toutes ses forces. Elle s'agrippe des deux mains au rebord de l'évier, ses phalanges blanchissent sous l'effort, son dos se voûte légèrement, comme pour parer une tornade qui s'annonce. Sa longue natte noire dévale de sa nuque jusqu'au creux de ses reins. Chevelure déjà rayée de traces argentées. «L'écume de l'amour», se dit-elle à mi-voix lorsqu'elle brosse ses cheveux, la marque de ses chagrins. C'est tout ce qui lui reste de ses disparus.

Sa silhouette est étroitement dessinée par la robe dans laquelle Anita se glisse au saut du lit. Une robe rouge récupérée dans une friperie au milieu de vieilles nippes, dont elle a fait sa «robe de maison». Depuis son arrivée en France, elle n'a jamais pu adopter les robes de chambre dans lesquelles les femmes d'ici s'enveloppent au petit matin. Elle se préfère enlacée par ce tissu doux comme une seconde peau qui redonne forme à son corps.

«Sexy», avait dit Mira. Un mot inconnu d'elle, vocable banni de son enfance corsetée par les pudibonderies anglicanes autant que de la prude éducation indienne qui avait pris la suite. «Ne relève pas ton sari plus haut que le mollet», criaient ses tantes lorsqu'elle trempait ses pieds dans le golfe du Bengale.

Mandatées par la famille pour transformer en véritable Indienne l'écolière débarquée de la British Airways en jupe plissée et blazer à écusson, elles lui enseignaient quelles parties du corps il est bienséant d'exposer, les chevilles et un fragment de peau entre la ceinture et le rebord du boléro. En public, oui. Mais lorsqu'elles se retrouvaient seules dans le secret de leur chambre, elles se livraient sans vergogne à l'épreuve du crayon. Nues jusqu'à la taille, elles déposaient le crayon à l'horizontale juste sous un sein. Malheur à celle dont la mamelle pendante le retenait prisonnier. Le verdict du crayon déclenchait un branle-bas de régimes minceur. Finis les samossas bien gras, les pâtisseries gluantes de miel. Envolées les bonnes odeurs de friture qui embaumaient les réveils. Disparues les assiettes débordant de biryani au safran. Pendant un temps. Puis, peu à peu, Anita a vu les portions s'arrondir. De nouveau le parfum des épices rissolées dans l'huile, le claquement rythmé de la pâte à chapatis ont envahi la maison. Jusqu'au jour où ses tantes auraient pu loger sous leur sein le stock entier de crayons d'une classe de maternelle. La vie indienne reprenait ses droits. Les bourrelets d'une femme mariée font honneur à son mari.

Anita effleure son ventre plat, ses hanches minces. François a-t-il aimé ce corps? L'a-t-il vraiment aimée, elle, tout entière, ou seulement pour sa part indienne, comme une incarnation à demi réussie de ce pays qu'il rêvait à la folie? Est-ce pour mieux s'accoupler avec lui qu'il l'avait épousée? Alors, sa grande histoire d'amour éclore dans sa treizième année ne serait qu'une version enchantée de la triste aventure de sa mère, Radikha, «rapportée» des Indes comme un trophée par le major anglais, chassé avec tous ses semblables d'un pays qui venait de conquérir sa liberté.

Mais Anita s'est depuis longtemps forgé une parade à l'intrusion des questions importunes. Dès lors que nul ne détient de réponse, elle se réserve le droit de la choisir.

Qu'importe, se dit-elle, si c'était à refaire elle retournerait dans le temple de Kanchipuram s'asseoir sous le manguier magique à quatre troncs qui exauce les souhaits. Elle prononcerait trois fois son vœu à haute voix. Puis elle accrocherait aux branches du manguier, comme tant d'autres avant elle, un ruban rouge en prononçant le nom de son bien-aimé. *François...* C'était la pleine saison des mangues et les rubans volaient entre les lianes d'où pendaient les fruits jaunes. Petites mangues sauvages trop mûres, gonflées de jus, tellement gorgées de leur caractère sacré que personne n'osait les cueillir. Elles s'écrasaient au sol avec un bruit mat et leur décomposition donnait à l'air ambiant une saveur sucrée et entêtante.

Pour l'instant, c'est une odeur de roussi qui envahit sa cuisine. Anita réduit la flamme, retourne les tranches de bacon qui se recroquevillent en grillant trop vite. Jaillis de leurs coquilles brisées d'un coup sec, les œufs glissent dans la poêle brûlante. Mais avant que le liquide translucide commence à se figer, elle plonge une cuiller dans la boîte à épices et le recouvre de curcuma. La poudre d'or illumine instantanément son visage. L'alchimie se produit. Fusion de ses deux histoires, de sa double origine. L'anglaise et l'indienne se mêlent et se confondent. Anita s'y applique avec le plus grand sérieux, comme si au fond de cette poêle antiadhésive se jouaient chaque matin la guerre et l'alliance entre ses deux cultures.

Une spirale de parfums métissés la pénètre et la bouleverse au plus profond de son être. Et de ce chaos intime jaillit, pour la seconde fois, une question intempestive.

*Depuis combien de temps ne se sent-elle plus indienne?* se demande-t-elle sans freiner le geste qui saupoudre ses œufs d'une nouvelle couche de curcuma.

## INTERMÈDE 1

*L'or amer du curcuma*

DANS SA BOUTIQUE DU PASSAGE BRADY, Ramesh plonge dans le bac à épices une mesurette en métal doré et remplit un cornet de papier posé sur le plateau de la balance. Tout en suivant des yeux l'aiguille qui oscille, il s'interroge sur cette étrange cliente qui, régulière comme un métronome, deux jeudis par mois, vient chercher sa livre de curcuma.

Pourtant, il en passe des femmes dans son épicerie. Surtout depuis que *Madame Figaro* lui a fait les honneurs d'un article aguichant, il voit arriver toutes sortes de Parisiennes en mal d'épices dans leur vie. Elles entrent en claquant des talons, débouchent les bouches, hument, reniflent, éternuent et s'extasient. « Et d'où ça vient, et ça pousse comment ? » Lui, conteur infatigable et passionné, il raconte ses épices. Les froides qui renforcent la tenue d'un plat, les chaudes qui mettent le feu au palais et aux sens. Les clientes s'émoustillent, jettent un coup d'œil appréciateur sur ce bel homme tellement exotique, « c'est vrai que les Indiens... ? ». Les plus hardies tentent le flirt, « vous sentez aussi bon que vos épices »... Ramesh, sans se laisser troubler, donne des conseils, explique. Le léger goût que certaines apportent, les mets que celles-ci relèvent, ceux qu'elles tuent. Une pincée par-ci, un soupçon par-là. Leur curiosité satisfaite, ces dames repartent le sac bourré de pochettes transparentes soigneusement étiquetés qu'elles abandonneront, les laissant lentement s'éventer au fond d'un placard de cuisine comme le reste de leur vie, répandant dans leur sillage un relent de Guerlain ou de Chanel qui sera vite englouti par les puissants arômes de la boutique.

Mais celle-ci, que peut-elle faire de tout ce curcuma ? Une fois de plus, Ramesh observe cette drôle d'Indienne et s'étonne. De dos, oui, elle en a bien l'air, avec cette longue natte luisante qui zèbre son dos, ce port de tête, cette allure. Malgré ses petites robes à quatre sous on la croirait encore en sari. À Paris elle n'ose plus. Elles sont nombreuses comme elle à ne plus savoir s'habiller lorsqu'elles arrivent en France. Fagotées à l'occidentale, il ne leur reste pour tenir leur corps que l'empreinte du vêtement qui leur allait si bien.

Vue de face, c'est une autre. Des yeux couleur de pluie des mers du Nord, une peau si claire et si tendre qu'elle rougit au moindre souffle d'un courant d'air, au moindre compliment. Comment fait-elle pour être si attirante sans jamais chercher à séduire ? Quel projet la conduit ici tous les quinze jours pour faire sa provision de curcuma ? Au pays les femmes s'en enduisent le visage pour soigner leur peau. Mais elle, à quoi l'utilise-t-elle ? Ramesh dévide à mi-voix la litanie de ses bienfaits, « curcuma, fortifiant pour les peines de cœur, onction pour les morts, espoir de renaissance ». Quel réconfort vient y puiser cette mystérieuse demi-Indienne qui ne se confie jamais ?

Si elle le faisait, il apprendrait que pour elle le curcuma c'est couleur de la vie. Une poussière d'aile de papillon, la trace laissée sur ses doigts d'enfant lorsqu'elle caressait le visage de sa mère, le soir dans son lit à l'insu du major qui interdisait les effusions. Quand Radikha repartait sans bruit vers sa chambre, Anita léchait ses doigts tout dorés de la poudre dont sa mère s'imprégnait le visage. Elle en aimait le goût amer.

Plus tard, elle découvrit une autre de ses vertus : le curcuma tache, colore, cache le blanc. Le blanc des veuves et de la mort en Inde.

Blanc le vêtement de deuil dont on a revêtu Radikha qui n'avait plus son mot à dire pour refuser d'être traitée en veuve.

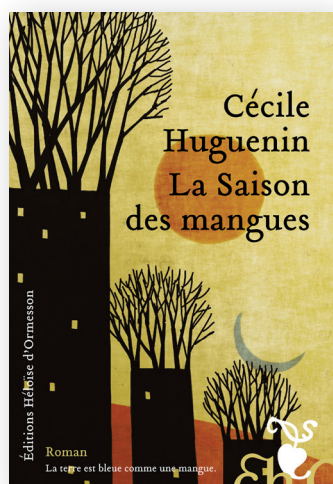
Blancs les rondins de manguier entassés pour le bûcher de la crémation et blanc le jasmin enroulé en guirlande jusqu'au sommet de la pile.

Blanc le riz déposé sur le linceul, une poignée par membre de la famille, et blanc le lait caillé jeté dans le brasier en offrande aux divinités.

Depuis ce jour aucun objet immaculé n'entre dans sa maison ou alors il sera impitoyablement trempé dans une décoction de thé. C'est ainsi que pour éviter de renoncer à ses œufs au bacon, souvenir orphelin de sa petite enfance, le seul moment chaleureux dans la grande cuisine du manoir anglais, Anita a trouvé le secours du curcuma. Il ne suffisait pas à ses œufs d'avoir le cœur jaune, il fallait cacher leur blanc.

Ramesh, qui affectionne les dictons de son pays autant que ses épices, murmure en fermant le paquet : « Si tu ne consommes pas d'aliments amers, c'est l'amertume qui viendra dans ta vie. »

À chaque fois, en pesant ce qu'elle consomme de ce rhizome amer, il lui souhaite de tout son cœur que le dicton soit vrai.



Cécile Huguenin, *La Saison des mangues*  
Roman

176 pages | 17 € | ISBN 978-2-35087-298-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)